

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOR, Président.

E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 13 décembre 1912

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Les Fortifications du Canal de Panama.

Le jour approche par l'isthme de Panama enfin percé, les deux plus grands océans du globe, l'Atlantique et le Pacifique, communiquent directement l'un avec l'autre. Les Etats-Unis ne sont pas seuls intéressés par toutes les questions qui concernent le canal interocéanique. Il est, dans la vieille Europe, une nation entre toutes qui suit de près l'achèvement des travaux et se préoccupe du régime futur que l'on accordera au passage des navires par cette brèche fabuleuse; c'est la reine des mers, la Grande Bretagne. En particulier, la question des fortifications du canal, ou de sa neutralisation, paraît assez importante aux yeux des Anglais pour qu'ils concluent, à son sujet, des traités spéciaux avec les Etats-Unis.

Dès 1850, par le traité Clayton-Bulwer, la République américaine et l'Angleterre s'engageaient expressément à ne pas fortifier ni occuper la région de l'Amérique centrale où passerait le futur canal. En 1900, le 5 février, M. Hay et lord Pauncefote signèrent une convention en vertu de laquelle aucun ouvrage fortifié ne devait commander le canal. Mais le Sénat américain rejeta le traité. Les deux pays s'accordèrent sur une nouvelle convention qui négligeait à dessein l'importante question des fortifications, et Lord Lansdowne soulignait la portée de cette omission en déclarant qu'il devenait ainsi évident que les Etats-Unis entendaient se réserver le droit de protéger, en cas de guerre, le canal contre toute tentative de destruction de la part de l'ennemi.

En conséquence, le Congrès de Washington, deux ans après, autorisa le président à passer les contrats pour la construction du

canal et de ses ouvrages défensifs. C'est l'année suivante, en 1900, qu'un traité conclu avec la République de Panama donna aux Etats-Unis toutes les latitudes nécessaires. Toutefois, l'Angleterre se résolut difficilement à reconnaître les faits accomplis, et les Américains maintinrent avec énergie les raisons qui leur font considérer les fortifications du canal comme étant, pour leur pays, d'une utilité vitale.

En résumé, voici ces raisons. L'ouverture du canal réduira de 13.000 à 5.000 milles la distance marine entre leurs côtes de l'ouest et de l'est. La faiblesse de l'armée de terre contraint la République à compter surtout, en cas de guerre, sur ses forces navales. Or, s'il est, par suite, nécessaire qu'elles puissent librement franchir le canal pour se porter en peu de temps au secours de celle des deux côtes qui subit l'attaque, il n'est pas moins indispensable pour les Américains qu'une autre puissance navale ne puisse jouir de la même liberté. Et, si on les accuse de juger les choses d'un point de vue un peu personnel, pour ne pas dire plus, les Américains répondent fièrement: "Mettez-vous à notre place!"

En somme, pour eux, le canal de Panama a la même importance que le canal de Kiel pour les Allemands. Les adversaires de cette façon de voir ont objecté aux Américains que, même en adoptant leur point de vue, la topographie de l'isthme, surtout à l'embouchure du canal sur l'Atlantique, était défavorable à la construction des ouvrages de défense. Quelle que soit leur puissance, ils seraient incapables d'éviter la destruction en détail des navires émergeant à un du canal par une flotte embusquée, et animée des pires desseins. Loin de négliger l'objection, le gouvernement fédéral fit procéder à une enquête par des techniciens. Ceux-ci conclurent que les deux bouches de Limon bay, entre lesquelles débouche le canal, se prêtent à merveille à l'établissement d'ouvrages avancés et que la surface des eaux libres protégées par eux suffisait pour que la flotte aux pavillons étoilés au sortir du canal se formât immédiatement sur un front de bataille de huit unités. Ce peut être là une question d'appréciation. "Strategi certain!"

Enfin, de nobles esprits ont représenté aux citoyens de la vieille Amérique qu'ils devaient se contenter d'exiger par traités internationaux que l'intégrité du canal fût respectée par tous, dans toutes les éventualités. Les Américains ne demandent pas mieux, mais ils ont réfléchi qu'en 1792 la Prusse partagea les morceaux de la Pologne avec d'autres nations, deux ans après s'être portée garante de l'indépendance de l'infortuné royaume.

En 1807, la Grande-Bretagne, alors en paix avec le Danemark, envoya dans le port de Copenhague sa flotte, qui coula sans pourparlers la flotte danoise. Après la guerre russo-japonaise, le Japon s'annexa la Corée, dont l'indépendance avait été, en 1902, garantie par quatre grandes puissances. En 1908, la Bosnie et l'Herzégovine, puis la Roumanie, cette année même, la Turquie, et ce n'est point fini. Aussi, les Américains restent-ils sceptiques sur la valeur des traités, et ils pensent, comme M. W. E. Hall, que les traités n'ont de chances d'être respectés que tant qu'ils continuent à satisfaire les

intérêts des deux parties contractantes. Et, sans plus perdre de temps à discuter sous les pontifes, ils ont entrepris la construction des ouvrages de défense autour du canal de Panama. Ceux-ci comprennent des armentés côtiers avec mines sous-marines, et des forts. En outre des forces de troupe protégeront les écluses et tout le canal contre une attaque par terre. Les ouvrages de la côte seront armés de canons et de mortiers formidables de 400, 350, 300 et 150 millimètres. Quant à la défense mobile terrestre, elle consistera en trois régiments d'infanterie, représentant 6.000 hommes sur le pied de guerre, un escadron de cavalerie et un bataillon d'artillerie de campagne. Dès maintenant, une partie de ces forces se trouve sur l'isthme, et l'on attend, pour envoyer le reste des troupes, que l'achèvement des baraquements nécessaires pour leur logement.

Tel est l'état de la question.

VIEUX CABARETS.

Encore un coin de Paris qui change d'aspect; je doute qu'il y gagne.

A l'angle de la rue Royale, de hautes palissades couvertes d'affiches multicolores, encombrant le chemin, masquant encore une haute et massive bâtisse blafarde, qui va disparaître bientôt et nous gâtera la jolie perspective dont les deux bouts sont deux fronts: la Madeleine, le Palais-Bourbon.

Ce coin avait sa célébrité, il était occupé par le restaurant Durand, renommé pour sa cuisine soignée et ses additions qui ne l'étaient pas moins.

Durand disparaît; il est allé rejoindre les Riche et les Brébant, sans doute dans quelque autre planée où ils feront valoir la cuisine française, première cuisine du monde, et les restaurateurs parisiens, premiers restaurateurs de France.

Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, le restaurateur fut inconnu; il n'y avait que des pâtisseries traiteurs, dont le plus célèbre fut Jacques Mignot, maître-queue de la maison du roi et écuyer de bouche de la reine, que, malgré cela, Boileau traitait d'empoisonneur et que l'abbé Goutin, ce prédicateur poète galant, houspillait dans ses satires. Mignot s'en vengea en y enveloppant ses biscuits.

Avant les traiteurs pâtisseries, régnaient les cabaretières et les marchands de vins, ceux-ci ne pouvant vendre leurs produits "qu'à huis coupé et pot renversé", c'est-à-dire qu'ils devaient passer au client le pot plein par l'ouverture de leur demi-porte et le reprendre vide pour le renverser ensuite sur le comptoir.

Le plus ancien et l'un des plus célèbres cabarets d'autrefois fut la "Pomme de Pin", situé rue de la Licorne, dans la Cité, en face de la petite église de la Madeleine, détruite en 1789.

La "Pomme de Pin" traversa tout le moyen âge, vécut tout le XVIIIe siècle, pour disparaître enfin au XVIIIe. Cresnay, son propriétaire, était un des douze marchands de vin du roi, ce qui l'autorisait à porter "le velours et l'épée", accoutrement qui devait être bien incommode pour verser à boire aux clients; écouliers turbulents et frondeurs y venaient mener tapage en compagnie de François Villon, exquis poète, mais affreux "coquillard" maintes fois emprisonné et con-

damné à être étranglé et pendu, mais qui trouva toujours moyen de se tirer d'affaire. Il fut un des premiers clients de la "Pomme de Pin", mais non l'un des meilleurs, car s'il aimait la bonne chère et le bon vin, il n'aimait guère à payer l'un et l'autre. Il exigeait en principe que:

C'est bien dit quand on s'échappe. Sans débouquer pas un denier. Et dire adieu au tavernier. En torchant son nez dans la nappe.

C'est à la "Pomme de Pin", dit-on, que Rabelais, bien attablé, écrivit son "Gargantua", tandis que le pauvre diable "mangeoit son pain à la fumée du roust et le trouvoit ainsi parfumé grandement savoureux."

Au XVIIe siècle, la "Pomme de Pin" eut toute sa vogue, ses clients avaient nom Boileau, Racine, Molière, Colletot; ce dernier prétendant et expier ses poésies de jeunesse, et écrivit un poème sur "Les Couches sacrées de la Vierge", en reconnaissance du quel François du Harlay lui fit don d'un Apollon en argent. Mais ce cadeau payen, fait en reconnaissance d'un poème chrétien, devait bientôt, comme paiement de dettes, un des ornements de la taverne. Colletot préférait Bacchus à Apollon et passait son temps à boire plutôt qu'à rimer. Comme on l'en blâmait, il répondit:

Si plus ne compose de vers C'est que pour subsister et nourrir mon ménage. J'ai mis mon Apollon et mes Muses en gage.

La plupart des tavernes d'autrefois durent leur réputation à la qualité des consommateurs, non à celle des consommations. C'est au cabaret que les écrivains venaient travailler tout en festoyant. Chacun avait son cabaret de prédilection. Ronsard allait au "Sabot", faubourg Saint-Marcel, l'abbé Prévost, au cabaret de la "Huchette", Crébillon, Marmontel, Piron fréquentaient le "Cabaret de Landelle", rue de Buci, Ménéage et Marivaux, "l'Écu d'Argent". Ménéage allait au cabaret de "l'Épée", chez maître Le Faucheur, à la Chapelle-Saint-Denis, s'attablait avec les rouliers et les saltimbanques, rira aux dépens de ses confrères du Palais-Mazarin. Noceur invétéré, Mézeray et mourut "de fillette et de feuillettes", prétendit-on, laissant à maître Le Faucheur toute sa fortune, soit mille louis, qu'il avait reçus du roi.

C'est au "Mouton Blanc", chez la veuve Bervin, que Racine écrivit les "Plaidours", en compagnie de Boileau-Despréaux et autres. L'immeuble du "Mouton Blanc", situé rue de la Verrerie, était mi-parti taverne littéraire et mi-parti pied-à-terre des religieux de l'abbaye de Chelles, singulier voisinage pour ces saintes femmes; elles durent bien des fois se boucher les oreilles.

Tandis que nos poètes rimaient au quartier des Innocents, Cyrano de Bergerac fulgurait près des Tuileries, au "Cabaret du Renard", et lançait un cartel au genre humain tout entier, avec défense d'être vivant dans trois jours, sous peine d'avoir affaire à lui.

Le "Renard" était réputé pour sa cuisine fine, mais aussi pour ses retraits amoureux dissimulés dans le jardin, entre haies et buissons masqués par des rames de satin. Grandes dames

et gentilshommes s'y donnaient d'amoureux rendez-vous; les duchesses de Longueville et de Mouchazon y laissèrent de fort galants souvenirs.

Ceux qui, parmi les gens de cour, préféraient la bonne cuisine aux deux entretiens se rendaient à la "Boisselière", près du Louvre, noble "hostel" où l'on ne dinait pas à moins de dix livres, gros prix pour l'époque. C'est là que le vin de Beaune acquit la réputation qu'il a su conserver. Fagon, médecin du roi, avait ordonné à Louis XIV, déjà vieux, d'en boire, et aussitôt les courtisans n'en voulurent point déguster d'autres. Tandis que le becane faisait les délices des habitués de la "Boisselière", le salicy, propriété du maréchal d'Estrees, triomphait chez La Guerbois, à l'Hotel des Raoulx, sis à la butte Saint-Roch, où Béchamel venait essayer ses inventions culinaires et où il innova la fameuse sauce blanche qui a gardé son nom et lui valut la fonction de maître d'hôtel de Louis XIV.

Seigneurs aimables et galants abbés se rendaient volontiers aussi à la "Croix de Lorraine", rue Greneta, maison borgne, bien qu'ilustré, à l'entrée noire et étroite, où festinaient Molière, Furetière, Boileau et dont Chateaubriand faisait volontiers les honneurs; Cabaret, disait-il.

Propre à se rompre le cou. Tant la montée en est vilaine. Surtout quand on entre chahin et loup. On en sort chantant mirdondaine.

Il "mirdondainait" en titubant, ce bon Chappelle, car il buvait dru. Un jour qu'en promenade son ami Boileau lui reprochait son intempérance: "Entrons nous assavoir, répondit-il tu me sermoneras plus à l'aise." Boileau mit tant de feu à sa prédication qu'il dut, poussé par son camarade, se rafraîchir si souvent qu'il sortit de la plus gris que son ouaille.

Presque chaque taverne avait sa clientèle spéciale: à la "Tête noire", près du Palais, la baschoche; à l'Écu d'argent, l'université; à l'Ange et les "Bons Enfants", étaient pour les comédiens; "l'Épée de Bois", rue Quincampoix pour les danseurs. Les moines, grands buveurs et gros mangeurs, se rendaient au "Trellis-vert", rue Saint-Hyacinthe; les gens d'église, raffinés et gourmets, à la "Table Roland", rue Vallée-de-Misère. Les amoureux se réservaient l'Écharpe, rue de Turanne, dont le propriétaire, malin, venait d'inventer les cabinets particuliers, ce qui lui fit faire fortune.

Escarpes, larges et malandrins avaient eux aussi, leurs cabarets attitrés: "l'Épi-Scié", les "Trois-Bornes", à la Courtille ou fut arrêté Cartouche. Le fameux "Lapin-Blanc", rue aux Fèves, où Eugène Sue place ses scènes des "Mystères de Paris" et qui disparut au siècle dernier, englobé dans les démolitions qui supprimèrent aussi le "Père-Lumette" et le "Château-Rouge", bouges infâmes, faisant partie de l'itinéraire des Grands-Ducs.

Au XVIIIe siècle, survint Ramponneau, dont la guinguette de la Courtille, au "Tambour Royal", fut bientôt une des premières places. Grisé par le succès, Ramponneau s'y était fait peindre et costume "olympien", à califourchon sur un tonneau entre La Camargo la danseuse, et Belle-Humeur le sergent; l'amour et la gloire! La gloire? Ramponneau eut celle de créer un verbe: Ram-

ponner, ce qui, d'après La Bédollière, signifie boire à l'excès. Le cabaretier avait peint une oie et mis comme exergue à son enseigne une devise à rebus: "Mon oye (monnaie) fait tout", calembour plus mauvais que ceux de ses confrères des "Trois-Forbans" (trois banes de chèvre massif; du "Sermon" (un corf et un mont); du "Verre galant" (un verre enguirlandé de fleurs); de la "Bonne-femme" (une femme sans tête), etc.

Au début du siècle dernier subsistait encore le "Moulin de la Grande Pinde", tenu par la mère Saguet. C'était une longue salle basse et étroite, au rez de chaussée, dont le plus bel ornement était une horloge enluminée qui sonna pour la première fois, dit Victor Hugo, le jour de la bataille d'Iéna. Victor Hugo et son frère Abel en étaient, avec Dumas, Romieu, Raffet, Charlet, Tony Johannet, les plus fidèles habitués. Très fière de sa clientèle, la mère Saguet montrait volontiers son moulin: "C'est là, disait-elle, que Victor (elle appelait Victor Hugo par son seul prénom) écrivait ses vers et que ce grand fou d'Abel m'apprit à faire le riz à la Valencienne et la tétine de vache en daube!"

De tous ces cabarets et de tous leurs clients, il ne reste, hélas! que le souvenir.

Disparu, le Café de Paris et Nicole, Brébant le Vieux et la Maison dorée. Disparu, Tortoni où se réunissaient auteurs dramatiques et journalistes et où M. Prudhomme conduisait son fils "Vrai" prendre des glaces comme récompense les jours de bon travail. Disparu le Café d'Orsay, où le prince "Citron" eut si retentissante aventure avec la femme d'un célèbre dentiste, laquelle dut fuir déguisée en mitron.

Disparus cent autres et des meilleurs! Ceci tout cela. Aujourd'hui la mode a changé; elle est aux brasseries luxueuses et aux restaurants de nuit; seul Montmartre, par ses cabarets "chansonniers" rappelle de loin les vieilles tavernes littéraires des temps passés.

Mange-t-on mieux aujourd'hui qu'autrefois? Je ne sais, la chimie a fait tant de progrès. En tous cas, il est à croire que les Français tiennent à conserver sa réputation de bon cuisinier et de fin gourmet, puisqu'on vient de créer une chaire culinaire dont le titulaire vient d'entrer en fonctions.

GUSTAVE FRAIP.

L'Aéroplane dans les Balkans.

Dans quelle mesure, en temps de guerre, l'aéroplane permettra-t-il d'assurer le service de reconnaissance?

Un correspondant de guerre du "Temps" a interrogé, à ce propos, des aviateurs qui ont fait campagne, dans les Balkans, avec l'armée grecque:

"J'ai recueilli, dit-il, de la bouche même de deux aviateurs des renseignements assez intéressants. Ils m'ont raconté qu'ils manœuvrent en général ils étaient montés à une faible hauteur, ne faisant pas une part assez large aux projectiles ennemis; tandis qu'en campagne ils devaient monter à 1.000 mètres et de ce fait perdaient un temps précieux. Quelquefois même le terrain accidenté les forçait à s'élever jusqu'à 1.500 mètres. A cette hauteur ils ne pouvaient pas toujours apercevoir des bat-

teries dissimulées dont le diadoque voulait déterminer la position exacte. "De violents courants d'air dans les défilés, les difficultés d'atterrissage ont multiplié les dangers et les aléas de ce service. Mais ce que les aviateurs n'ont pas pu toujours faire, les habitants du pays l'ont accompli: grâce à eux l'armée n'a jamais manqué de renseignements". Il semble y avoir là, une leçon de choses fort instructive.

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS.

La soirée de gala offerte aux officiers du croiseur Français, maintenant dans le port aura lieu ce soir. L'attraction sera "La Fédérale". Mr. Layolle a mis plusieurs jokers à la disposition de ses hôtes distingués. La troupe sera la même que celle qui a obtenu un tel succès le soir de la première. Mlle. Verna jouera le rôle de Mimi, Mr. Putzani, celui de Rodolphe, et M. Bertrand et Combes paraîtront comme Schumacher et Colline respectivement. Musette sera chanté par Mlle. Cortez, qui a depuis longtemps perdu son cachet personnel à ce rôle. M. Albo, excellent chef d'orchestre dirigera les musiciens. Bien que cette soirée soit appelée à être une des plus brillantes de la saison, les prix seront les mêmes.

Dimanche en matinée Werther, une des meilleures œuvres de Massenet. Le soir Mlle. Nitouche sera sur l'affiche. Mlle. Cortez jouera le principal rôle. Location chez Werlein de 10 à 5 heures, 606 rue de Canal.

TULANE.

La semaine prochaine le programme affiche "The Spring Maid" une pièce d'un charme féerique inoubliable. Cette œuvre de Heinrich Reinhardt, contient de nombreuses chansons ravissantes. L'actrice principale, Mlle. Lizzie Hajos est une artiste incomparable tant en talent qu'en grâce personnelle.

CRESCENT.

Ce soir sera donné pour la dernière fois "The Winning Widow", la comédie musicale qui a fait fureur pendant toute cette semaine. La troupe jouera encore en matinée cet après-midi.

La semaine prochaine annonce "The Frolics of 1912", une comédie qui a remporté succès sur succès depuis sa première. Elle sera représentée pendant toute la semaine prochaine.

ORPHEUM.

Mme. Bertha Kalich, excellente actrice dramatique qui a émerveillé les visiteurs de l'Orpheum cette semaine emportera de notre ville un souvenir ineffaçable. Les triomphes successifs de ses représentations de "A Light from St. Agnes" lui ont assuré une place d'honneur parmi les excellentes artistes qui ont paru sur la scène de l'Orpheum pendant la dernière année.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT PAR DANIEL LESUEUR TROISIEME PARTIE

Autour d'un Berceau

le à très curieusement soigné l'œuvre. Et ses interprètes appuyaient avec une tendre malice. — Et ses interprètes acquiesçaient à l'étoile, souriante. — Allons, ma grande, ma sublime Flaviana, dis-moi donc qu'on t'a acclamée. Ah! dis-le... Raconte... La salle debout, enthousiasmée, criant ton nom parmi les applaudissements, les bravos!... Et les rappels... dieu!... les rappels... Quand tu reviens, avec ta grâce, ton sourire, ton air inimitable de gratitude, de modestie... de fierté... que le théâtre croule... que tous les cœurs l'adorent... Ah! pourquoi me privent-ils de cela, me Flaviana!... Ta gloire... l'amour que tu inspires, n'est-ce pas cela qui me console de tout!... Bon! venante consolation, qui fit éclater en sanglots la pauvre petite danseuse. L'émotion fut trop poignante. Toute sa jeune vie défilait, menaçante, et la désespérance l'enfermait de son cœur, ne résistant pas à ce tableau d'une destinée qui, agitée encore, était son rêve. — Ah! Flaviana... Flaviana! Te vas-tu croire que je piétre par égoïsme, que je ne sois pas sincère! que je ne préfère pas ton bonheur, ton succès, à la joie de vivre, à l'espoir d'être moi-même heureuse. — Mais tu vivras!... Mais tu

seras heureuse, toi aussi!... Mais je sais bien comment tu m'aimes!... Ohérie... ohérie... calme-toi!... chuchotait la tendre femme, pressant contre elle le buste gracile, dont elle sentait toute la fine osature, posant ses lèvres sur le front moite, sur la joue fiévreuse, imprégnée de sel des larmes. La fillette se tenna contre elle, goûta la douceur d'être câlinée, rassurée, puis, s'échappant ses yeux avec un petit moachoir en tampon, elle essaya de sourire, pour demander: — Raconte, Flaviana, raconte... Ta es un beau coup de fleur? — Ma loge en était pleine. — Et, comme d'habitude je parle, tu es en fait porter chez la pauvre Sylvanie, qui est si triste de ne plus arriver à cacher son âge, et qui attend avec désespoir d'être remerciée d'un jour à l'autre. — Naturellement. — Bonne Flaviana! Mais tu enlèves les cartes. Elle se s'étonna pas, à la fin, de ces hommages anonymes? Elle ne se doute pas? — J'ai peur que si. Ou bien on l'a blagué. Tu ne sais pas ce qu'elle a imaginé cette fois? — Quel donc? — D'espérer tout de suite à une des corbeilles la carte de visite d'un des abonnés les plus riches. Et de qui? — Oh! dis-moi!...

— Du prince Omiroff. — Ça, c'est d'or!... or! Berthe, ça vient cette fois du vrai rire éclatant et joyeux de son âge. Mais où l'avait-elle prise, cette carte? — Un n'est pas un objet rare dans les coulisses du National-Lyrique. Elle aura chupé ça quelque part, d'avance, avec préméditation. Les deux danseuses s'égayèrent sans méchanceté de cette supercherie. Puis, Berthe, tout à coup songeuse, murmura: — Le prince Omiroff... Ah! comme je voudrais savoir... — Quel donc? — Si ce qu'on prétend est vrai. — Ou qu'on prétend?... à propos de lui?... — A propos de lui... et... de lui. Flaviana reprit la fillette dans ses bras, l'épousa de nouveau contre son épaule. — Raconte... chuchota l'étoile à l'oreille de sa petite amie, bien bas, les lèvres dans les cheveux foués... Je vais te dire ce que tu veux savoir. J'ai confiance en toi... Tu es une jeune sœur maintenant... Tu garderas mon secret?... — Et tu le jure. — Eh bien, Boris Omiroff ne m'a jamais aimée, comme on l'affirme au hasard. C'est son frère, le prince Dimitri, qui m'a aimée. Je n'étais pas beaucoup plus âgée que tu ne l'es aujourd'hui.

Il m'a épousé. — Épousé!... — Certes! — Tu es princesse Omiroff!... — Non. Car mon mari a cessé d'être prince pour me faire sienne. Notre union fut cause de sa disgrâce. Il perdit son titre, ses biens. Hélas! il en les a reconquis que pour mourir. — Non! non! cela? — Comme n'ont pas mariés de puis un an, lorsque la guerre contre le Japon éclata. Dimitri voulut partir. Il prit du service comme simple soldat. Mais sa conduite fut tellement admirable, il tenta une si audacieuse diversion pour regagner Port-Arthur, ce fut si héroïque, si étonnant, que le tsar lui rendit sa faveur, lui restitua titre, fortune, tout... Peut-être n'eût-il pas le temps de savoir qu'il rentrerait en grâce. Presque aussitôt, il fut tué. — Oh!... Et toi, toi... Flaviana? — Moi?... J'avais quitté le théâtre pour vivre un songe de bonheur tel qu'il n'en existe pas de pareil sur terre... Le songe fut court. Je me retrouvai seule au monde, méprisée par la famille de mon mari, qui ne voulait pas me connaître. Je repris ma carrière de danseuse. — Tu y es étoile. Ça vaut une couronne princière. Mais pour quel secret que tu gardes? N'as-tu pas été mariée? Tu as le droit... — Je n'ai pas le droit de faire monter une princesse Omiroff sur les planches. D'abord... je ne fais jamais princesse. A quel bon parler d'un mariage qui ne me laisse pas même un nom!... — Cependant, si ton mari a repris son titre avant de mourir?... Et sa fortune, dieu?... Ça devait être énorme, la fortune d'un prince russe!... — Chut!... Tais-toi... Je ne sais... J'ignore les lois de son pays. J'ai eu l'amour de cet être admirable... Et son estime, puisqu'il m'éleva jusqu'à lui... C'est assez pour que je garde cette fierté de cœur, cette pureté de vie que les Parisiens ne comprennent pas. — Berthe! s'écria-t-il plus tendrement sa grande amie. — Oh! soupire-t-elle, comme tu dois être heureuse! — Je l'ai été. — Mais tu ne es en cela, ce sort merveilleux, inselata l'enfant qui ne concevait rien sinon l'éblouissement de l'aventure. — Je l'ai payé si cher! — Et ce que le prince Boris, — ton beau frère en somme, — est méchant pour toi? — Ni méchant ni bon. Il m'ignore. Quand il me reconnoît, dans les coulisses, il me salue comme il saluerait une autre femme, qu'il connaît de vue, tout au plus. Il a eu un bon mouvement pour moi, autrefois... Cela n'a pas duré. — Quel bon mouvement?

— Il m'a témoigné une véritable sollicitude après le départ de son frère pour la Mandchourie... Mais les circonstances étaient spéciales... Flaviana héla, s'interrompit. Berthe attendait. L'étoile coupa court. — Ne parles plus de tout cela, veux-tu? — Un instant de silence. Les deux charmantes créatures se valent, bottées l'une contre l'autre. Elles rêvaient de l'amour, de leur jeunesse brève, de la vie qui vous surprend et qui passe... Chacune croyait entendre trembler le cœur de l'autre. A la fin, Berthe proféra, très bas: — Quand on a aimé autant que tu es aimée le prince Dimitri, est-ce qu'on peut guérir, oublier?... — Une flamme ardente brûla les joues de Flaviana, monta jusqu'à son front. Elle se détacha, comme blessée. — Pourquoi me poses-tu cette question? — Berthe retomba en arrière, sans conscience. Ses yeux se mouillaient. Elle dit seulement: — Pour savoir. — Flaviana la regarda, assés pâle maintenant que la petite malade. — Quand on a souffert, murmura-t-elle, il n'y a qu'un sentiment qui le cœur puisse encore se prendre: la pitié. — Sur les paupières baignées de